

Couvent Saint-Jacques, Paris

28^{ème} dimanche du temps ordinaire, Année A, 11 octobre 2020

*Lectures : Isaïe 25,6-10a ; Psaume 12 ; Philippiens 4,12-14.19-20
Évangile selon saint Matthieu 22,1-14*

Homélie du frère Adriano Oliva

Dans le Psaume 22, nous avons chanté : « [Seigneur,] Tu prépares la table pour moi devant mes ennemis ; tu répands le parfum sur ma tête, ma coupe est débordante. »

Ces gestes, attribués à Dieu, sont les gestes de l'amitié, qui dans l'ancien Moyen Orient comme dans les pays de la Méditerranée – pensez à Homère – étaient réservés à l'accueil de l'étranger, du voyageur pour qu'il se sente membre de la famille de l'hôte qui le reçoit et qui se met lui-même pour cela à son service. C'est ainsi, en amis, que le Seigneur nous accueille au banquet de l'Eucharistie, où il se fait lui-même notre nourriture.

Dans toute culture, le banquet est une grande occasion de renouer des liens, d'exprimer l'amitié, de manifester la solidarité – je pense aux banquets, autrefois, à l'occasion de funérailles ; mais nous pouvons aussi évoquer ces banquets de solidarité qu'organisent de plus en plus les communautés chrétiennes à l'occasion de Noël ou à l'occasion d'un drame, pour les plus démunis ou fragiles.

Laissons-nous conduire, dans la méditation de ces lectures, par le prophète Isaïe qui, après le « chant de la vigne » de dimanche dernier, nous propose ce « chant du banquet », banquet messianique.

Comme nous l'avons remarqué à propos du psaume 22, c'est l'hôte qui reçoit qui agit en première personne dans ces banquets d'accueil de l'étranger. Ainsi, dans le texte d'Isaïe, c'est Dieu, « Seigneur de l'univers », qui, sur le mon Sion, est à l'œuvre pour préparer un festin royal, somptueux, auquel tous les peuples sont invités, sans distinction de race ou de condition sociale : « Le Seigneur de l'univers préparera pour tous les peuples, sur sa montagne – à savoir en sa demeure –, un festin de viandes grasses et [...] succulentes et de vins vieillissés et décantés. » (c'est ainsi qu'il faut traduire et comprendre le texte).

Par cet accueil même en sa demeure, le Seigneur de l'univers « fera disparaître le voile du deuil [...] et le linceul qui couvre toutes les nations. Il fera disparaître la mort pour toujours. »

Ainsi le prophète exalte l'action de Dieu qui sauve tous et qui célèbre la joie des sauvés : « Voici notre Dieu, en lui nous espérons, et il nous a sauvés. » Dieu, par son accueil et par l'offre de son amitié, ouvre à ceux qui sont dans la peine, dans l'humiliation, un horizon d'espérance et de béatitude : la mort perdra son pouvoir, parce qu'elle aura été anéantie.

Jésus, dans sa vie, n'a pas dédaigné les banquets : à Cana, il accomplit un premier miracle ; il y reçoit et convertit des prostituées et des publicains ; c'est autour d'un repas qu'il partage l'amitié de Lazare, Marthe et Marie ; c'est lors d'un repas qu'il nous livre son corps et son sang, en instituant l'Eucharistie.

Dans l'évangile d'aujourd'hui, Jésus prononce une parabole devant les grands prêtres et les pharisiens, où il reprend la prophétie d'Isaïe à propos du banquet messianique pour la proposer à ses interlocuteurs et où il affirme aussi les conditions pour être admis à ce banquet, pour entrer dans la joie de celui qui nous y invite.

En vérité, ces deux enseignements appartiennent à deux paraboles distinctes, dont chacune a un sens accompli : celle de l'invitation par le roi au banquet des noces de son fils et celle du vêtement des noces. Matthieu les prend ensemble dans une seule parabole, pour développer la première avec la seconde.

Le cœur de cet évangile est l'invitation au banquet de ceux qui sont aux croisements de chemins, « les mauvais comme les bons ». L'évangile de Luc (14, 16-24) identifie ces gens de la rue avec des mendiants, des boiteux, des aveugles, en somme, des marginaux et des personnes fragiles. Ceux-là prennent la place des dignitaires que le roi avait invités et qui ont refusé l'invitation : évidemment, les grands prêtres et les pharisiens sont visés par cette remarque.

Regardons les raisons du refus de la part de ces dignitaires : indifférence, enfermement dans leur égoïsme, pour ceux qui ne tinrent aucun compte de l'invitation et allèrent « l'un à son champ, l'autre à son commerce » ; hostilité et violence meurtrière, pour ceux qui « empoignèrent les serviteurs [qui venaient les inviter], les maltraitèrent et les tuèrent. »

En revanche, les gens de la rue qui entrent au festin ils y entrent comme ils sont ; « mauvais ou bons », ils se laissent entraîner dans la joie du roi et espèrent en lui : en effet, l'accueil de l'invitation de Dieu, l'accueil de Dieu en nous, nous rend bons, convertit notre cœur et nous pouvons nous exclamer avec le prophète Isaïe : « Voici notre Dieu, en lui nous espérons, et il nous a sauvés ».

Cette entrée au palais du roi, dans la salle des convives, implique une disponibilité, une ouverture d'espérance : pour les gens de la rue, cette invitation est surprenante et inconcevable, mais ils font confiance au roi qui les invite – c'est l'espérance que chante Isaïe –, ils n'ont rien à perdre : ni champ à cultiver, ni commerce ou intérêts à soigner, ni privilèges à défendre avec la violence.

Les gens de la rue sont sincères et confiants ; ils connaissent leur petitesse, leurs faiblesses, leurs fragilités, leurs peines : c'est leur condition ! Ils n'ont rien à perdre et il se laissent entraîner dans la fête joyeuse du roi et de sa famille, qui leur est offerte gratuitement.

Ce n'est pas le cas pour celui qui ne revêt pas le vêtement de noce. Lui, il ne se laisse pas entraîner dans la joie du roi et de sa famille : il ne change pas de vêtement, il ne se convertit pas, il ne s'en remet pas à son roi qui l'invite à faire partie de ses proches, qui le traite en ami.

Le jugement que prononce le roi envers ses dignitaires et envers ce dernier invité n'a rien d'un jugement arbitraire. Aujourd'hui, nous avons peur de parler d'un jugement de la part de Dieu sur nos comportements, mais cela est doublement trompeur. D'une part, parce que le jugement de Dieu n'est que la proclamation, conforme à la vérité, du choix de chacun de nous d'entrer ou non dans la joie de son Seigneur. De l'autre, parce qu'en supprimant de nos prédications l'enseignement qu'il y a un jugement de Dieu sur notre vie, nous supprimons la part de responsabilité que le Seigneur nous confie d'accepter ou non son invitation à partager sa béatitude. Il en va de la reconnaissance ou du déni de notre liberté, qui est ce qui nous constitue à l'image de Dieu.

Que nous sachions, frères et sœurs, que nous ayons le courage de revêtir ce vêtement de noce, vêtement de conversion et d'amour, ce « lin resplendissant et pur, car le lin, ce sont les œuvres justes des saints », nous dit l'Apocalypse (19, 8). Amen.